POESIA
RASSEGNA INTERNAZIONALE DIRETTA DA
F.T. MARINETTI
Anno IV.
MILANO REDAZIONE VIA SENATO, 2
ALBERTO MARTINI 1905
Giugno
N. 5
1908

IL NUOVO GRANDE CONCORSO DI "POESIA"

La nostra Rivista, considerando la poesia come elemento essenziale di ogni creazione letteraria, ha deciso di attribuire un premio di

Lire 3000
ad un Romanzo italiano inedito.

1. – È lasciata ai concorrenti la più assoluta libertà circa il soggetto e il genere del romanzo.
2. – Il romanzo premiato sarà pubblicato e diffuso per cura ed a spese di *Poesia* nelle proprie edizioni.
3. – Sul guadagno netto che darà la vendita l'autore percepirà il 50 %.
4. – Il resto sarà devoluto al fondo premi per i successivi concorsi di *Poesia*.
5. – Ogni manoscritto potrà essere firmato col nome o con un pseudonimo, e dovrà essere accompagnato dalla bolletta d'abbonamento 1907, oppure da quella 1908.
6. Il prezzo d'abbonamento a *Poesia* è di L. 10 per l'Italia, 15 per l'estero, e deve essere mandato direttamente alla nostra Amministrazione (Via Senato 2, Milano) mediante cartolina vaglia.
7. – La chiusura del Concorso, dato il grandissimo numero dei concorrenti, e volendosi soddisfare alle loro insistenti richieste, è stata prorogata al 30 agosto 1908.

IL DIRETTORE

F. T. MARINETTI.

MARINETTI A PARIGI

Una conferenza sulla "Bellezza ispiratrice della donna,, JULES BOIS presenta il poeta al pubblico parigino

Il 30 maggio u. s. il nostro direttore F. T. Marinetti tenne a Parigi, nei saloni della Società « La Française », *la sua attesa conferenza su* « La beauté inspiratrice de la Femme ». — *Il successo fu trionfale. Il pubblico, composto quasi interamente di signore dell'alta aristocrazia parigina, tutte in elegantissime* toilettes *primaverili, dava alla sala l'aspetto di una serra meravigliosa. Vi spiccava l'abbagliante bellezza fiorentina di M.me Jean Dornis, presidentessa della sezione italiana della* Française, *celebre per i suoi libri di critica e per i suoi romanzi.*

Nella brillantissima conferenza, interrotta da frequenti scoppi d'applausi e chiusa da una ovazione veramente entusiastica, il Marinetti analizzò, con un'arte squisita e con una verve *inesauribile, la parte importantissima che ebbero le donne nella vita e nelle opere dei maggiori poeti.*

Non potendo riprodurre qui la conferenza, che sarà quanto prima pubblicata in volume da uno dei principali editori di Parigi, ci limitiamo a riportare alcuni dei numerosissimi articoli che i giornali dedicarono a F. T. Marinetti in questa occasione.

Siamo lieti e orgogliosi, d'altronde, di poter constatare che, occupandosi del nostro Direttore, tutti i grandi quotidiani parigini — dal Figaro *al* Temps, *al* Gaulois, *al* Gil Blas, *al* Journal des Débats, *all'* Echo de Paris, *e dal* Journal *alla* Presse, *all'* Intransigeant, *alla* Libre Parole — *furono concordi nel prodigare grandi elogi all'audace e fortunata iniziativa di POESIA, ponendo in rilievo il successo mondiale e la celebrità indiscussa di questa rassegna.*

Dal « Journal »:

« Ce sera un éclatant hommage à l'inspiration féminine que la fête littéraire qui aura lieu samedi, à 3 h. 1/2, 49, rue Laffitte.

M. Jules Bois, l'auteur éminent d'*Hippolyte couronné* et de la *Furie*, dont les répétitions vont bientôt commencer à la Comédie-Française, présentera à un public aussi nombreux que choisi le brillant poète franco-italien F.-T. Marinetti, directeur de la revue internationale *Poesia* et l'auteur du *Roi Bombance.*

M. Marinetti, qui a déjà, en Italie, une renommée de conférencier - déclamateur français, dira des poèmes de Baudelaire, de Verlaine, de Maeterlinck, de Henri de Régnier, de Jules Bois et des fragments de son poème épique, la *Conquête des étoiles.*

. . . . »

Dal « Gil Blas »:

Une fête littéraire pour la femme :

Les poètes devaient, dans la maison d'un journal consacré à la femme comme *La Française*, 49, rue Lafitte, rendre un éclatant hommage à cette inspiration féminine sans laquelle il n'est pas de chef-d'œuvre.

Mme Jean Dornis, un des maîtres de l'histoire de la littérature italienne et présidente de cette section, a donné la séance de samedi prochain, 3 heures 1/2, à M. Jules Bois, l'auteur éminent d'*Hippolyte couronné* et de la *Furie*, la neuve et impressionnante tragédie, dont les répétitions vont bientôt commencer à la Comédie-Française.

Notre collaborateur, M. Jules Bois, présentera, à cet auditoire d'élite, M. F.-T. Marinetti, notre collaborateur aussi, et qui, vaillant directeur de la revue internationale *Poesia*, poète éclatant, auteur bien connu du *Roi Bombance*, s'est fait une grande réputation de déclamareur lyrique dans toute la péninsule. M. Marinetti dira des poèmes de Baudelaire, Verlaine, Mæterlinck, Jean Dornis, Henri de Régnier, Jules Bois et des fragments de son beau poème épique, *La conquête des Etoiles* ».

Dal « Gil Blas »:

Le jeune poète franco-italien, F.T. Marinetti collaborateur de *Gil-Blas*, qui cette aprèsmidi connaîtra la double ovation des artistes et des belles intellectuelles, ne ressemble pas aux ordinaires ciseleurs de vers. Ceux-ci trop souvent n'ont guère sorti de leur pays; ils souffrent d'être emprisonnés dans les horizons restreints d'une espérance qui ignore presque tout du vaste monde. F. T. Marinetti, né en Egypte de parents italiens, élevé dans un collège français, a entendu, par les soirs rouges du désert africain, le Sphinx de Giseh, aussi énigmatique et redoutable qu'un monstre de l'enfer du Dante, lui réciter des vers de Baudelaire. Aussi dans ses strophes d'éloquente latinité gronde le simoun lourd d'orage, brûlant de soleil et parfois obscurci de sable, et un vertige nous prend à lire sa *Conquête des Etoiles* ou *Destruction*.

Marinetti a voulu s'essayer en prose et ce fut un succès incontestable parmi les lettrés des nationalités diverses. Le *Roi Bombance*, tragédie satirique en quatre actes, satire sociale déchaînée, où grouille tout un peuple de héros symboliques, est l'œuvre la plus rabelaisienne qui ait été forgée depuis Rabelais lui-même.

Ce *Roi Bombance* titube comme un Silène ivre et cette mascarade fait songer à un mardi-gras cabriolant dans une délicieuse féerie.

. . . .

. . . .

. . . .

Non content d'avoir publié des livres aussi divers mais d'un lyrisme également éperdu, F. T. Marinetti édite une revue internationale, *Poésia*, consacrée aux muses de tous les pays. La couverture de ces fascicules nous montre l'hydre de vulgarité et d'ignorance traversé par les flèches d'une Walkyrie debout sur un Parnasse qui serait un Mont-Salvat.

Là des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Américains, des Anglais, des Français surtout, se coudoient sur un papier de luxe, chantent la Beauté antique et moderne avec tous les rythmes, selon toutes les formes.

Marinetti dépense sans compter son zèle es son talent en faveur d'un internationalisme intellectuel qu'influence et que domine notre esprit national. Il a l'enthousiasme débordant, une jeunesse audacieuse et, comme on dit au-delà des Alpes, une « gentillesse » invincible.

. . . .

. . . .

Marinetti déclame avec la fougue et le charme d'un apôtre-artiste. On se pressera pour l'entendre rue Laffitte, à « La Française » où j'aurai l'honneur de le présenter, dans la section présidée par l'éminent critique de la littérature italienne. la romancière émouvante Jean Dornis, qui a su réunir l'esprit délicat de Paris à la beauté intellectuelle de Florence. Sous de tels auspices, le verbe de Marinetti pourra cueillir de mélodieux lauriers.

Jules Bois.

Il discorso di Jules Bois

Quando l'elegantissimo pubblico ebbe completamente invasa la sala, F. T. Marinetti salì alla cattedra — sontuosamente adorna di bellissimi fiori, — accompagnato dall'illustre scrittore Jules Bois.

Questi improvvisò un magnifico discorso di presentazione, nel quale si rivelò ancora una volta oratore affascinante, additando spesso, con gesto fraterno, il giovane poeta, che stava seduto al suo fianco, e sottolineando così le proprie espressioni calorosissime di verace entusiasmo.

Di questo discorso, che venne stenografato, riproduciamo soltanto gli squarci più salienti, consacrati alla maggiore opera del Marinetti: Le Roi Bombance:

« M. F. T. Marinetti a de quoi rendre jaloux Stendhal; il est né à Milan et il est poète — poète français. Non content d'avoir publié deux volumes de vers d'un lyrisme éperdu sous ces titres: « La Conquête des Etoiles » et « Destruction », il édite une revue internationale: « Poesia », consacrée aux Muses de tous les pays, surtout aux latines, j'entends la française et l'italienne. Il a un enthousiasme débordant, une jeunesse plantureuse, une gentillesse invincible. Il vient de s'essayer en prose, et c'est un succès incontestable parmi les lettrés de toutes nationalités. — « Le Roi Bombance », tragédie satirique en quatre actes, a ce mérite de ne pas prétendre à être joué tel qu'on peut le lire. Aucun théâtre, d'ailleurs, ne s'y risquerait, car l'action formidable se déploie hors de tous cadres dans un monde symbolique, à la fois abstrait et singulièrement matériel. Comprenez que le « Roi Bombance » est un roman fantastique dialogué et l'œuvre la plus rabelaisienne qui ait été forgée depuis Rabelais lui-même.

Il faut remarquer que le curé de Meudon a été, en somme, peu imité; Gargantua, Pantagruel, Panurge, Gargamelle, avec leur fantaisie outrancière, leur énorme simbolisme satirique, restent isolés dans le musée de la littérature. Ces grotesques, si humains, mains humains démesurément, ont découragé les écoliers, Aujourd'hui surtout par l'éloignement ils apparaissent titanesques. D'ailleurs, nous faisons petit, à quelques exceptions près. Nous avons peur des géants. La jeune génération a courte haleine. — On se limite. On cultive de grêles jardins. L'orgie est redoutée. Candide, recroquevillé et lassé de ses frasques, a fait école. Les muses portent gilet de flanelle et bonnet de coton. Le nain est bien vu. Le petit homme fait loi. Aussi est-ce une joie peu ordinaire quand une personnalité se déchaîne, lorsqu'une tempête verbale ravage les clôtures soigneusement cultivées. Au lieu de l'arrosoir, voici l'orage, et ses gouttes lourdes, et son tonnerre. M. F. T. Marinetti a brisé l'outre d'Eole. Il en sort un ouragan. . . . .

. . . .

. . . .

La tragédie parodique de M. F. T. Marinetti affecte des intentions de satire sociale. De ce point de vue, elle nous fait, songer aux drames philosophiques, injouables aussi, de Renan. La « Tentation de saint Antoine », de Flaubert, lui sourira dans les bibliothèques comme à un puîné prodigue et le nez taché de sauce. Edgard Poe et Villiers, en leurs cieux ironiques, l'encouragent d'un rire bienveillant. Swift froncera un peu le sourcil et Banville le traitera d'impertinent.

Comme l'explique fort bien un critique avisé, M. René Wisner:

« Ici tout prend, ainsi que dans les contes d'enfants, aspect de comestibles: les châteaux sentent le chocolat, rayonnent de beurre, s'adornent de fruits confits; sous leurs voûtes succulentes, des ripailles s'y donnent; des macaronis s'étirent; des bouchées à la reine nagent dans leurs coquilles d'or; des croûtons surplombent, tels des phares, la mer des haricots: les dindes offrent leurs ailes, touchées par la grâce des sauces; le Sauterne jaunit en sa bouteille poussiéreuse; le Clos-Vougeot rosit sous le maquillage de son étiquette ».

Les personnages sont: Sainte Pourriture, « grand fantôme spiralique de brume », le

« Roi Bombance » - au vaste nez bourgeonnant, aux favoris d' étoupe, son sceptre-fourchette en main et, sous le menton, une serviette orfrazée, sorte d'Ubu-Roi, sans scepticisme; le Père Bedaine, chapelain pareil à une bombonne; Tourte, Syphon, Béchamel, marmitons sacrés, cuisiniers du Bonheur Universel; Vachenraget, premier conseiller du Roi, suritendant des cuisines; Poulemouillet, surintendent des caves, second conseiller ; Estomacreux, chef des Affamés; Anguille, conseiller de tout le mond comme il faut; l'Idiot, poète de son métier, en maillot bleu constellé d' étoiles d'or; un Vampire, etc.

Pas de femmes!

Au début du livre, les Bourdes les ont chassées, afin d'être debarrassés des soucis de l'amour et de la race et de se consacrer au « grand problème intestinal du monde ». Ici la satire dévie, car dans l'Etat futur, intestinal ou non, les femmes joueront un rôle capital. Et les fonctions digestives ne sont que la moitié du ventre.... Passons.

Les estomacs affamés menacent les repus. Séditions et complots. Ripaille, le cuisinier de Bombance, vient de mourir. Les Marmitons sacrés pactisent avec le socialiste Estomacreux... Le Palais orgiaque est assiégé. Bombance et ses vassaux périssent. C' est la grande curée; mais le Désir est père de la Destruction. Après avoir avalé Bombance, Anguille, l' Idiot, Bedaine et les vassaux, salés et marinés, les Bourdes s' entredévorent. L'indigestion fait éclater leur estomac, d'où ressortent ceux qu'ils ont happés, mais qu'ils ne digèrent point. Ce sera donc à recommencer, mais inversement. Les mangés mangent les mangeurs, qui les remangeront; et il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles, pour la plus grande joie de Sainte Pourriture.

Au courant de ces agapes d'anthropophages, le Père Bedaine exprime les tendances critiques de ce livre à la fois antiréactionnaire, anticlérical et antirévolutionnaire. .

. . . .

. . . .

L'Idiot reproche aux Bourdes d'ignorer « que la splendeur des choses ne vient que de l'ardeur qu'on a pour elles... que la saveur d'une pulpe est dans la bouche et non dans la chose mangée, comme les beautés de la nature sont dans les yeux qui les contemplent. » Bref, l' auteur oppose la philosophie de Kant et de Hegel, l' idéalisme subjectif, au grossier matérialisme de Bombance et des Bourdes. Mais ce système ne peut guère passer pour une solution sociale. C'est de l' individualisme à tous crins, de l'ègoïsme transcendant, qui ne saurait contenir le débordement d'un socialisme collectiviste, barbare, enfantin et inexact, comme celui que suppose notre jeune Milanais.

M. F. T, Marinetti n'a pas dégagé très nettement la morale de son tumultueux drame. Je sais bien que Sainte Pourriture a le dernier mot. Toute cette mangeaille finit en fumier, mais, cela, nous le savons déja depuis que le monde est monde. Le honheur n'est pas dans notre ventre, nous ne l' ignorons pas. Mais où est-il? Le cerveau ne donne guère le bonheur. Il apporte des joies et des douleurs comme l' intestin; les unes et les autres sont souvent même plus vives. Pourquoi en ce concert trop digestif, n'entendons-nous pas la voix du cœur? Ce muscle génère les sentiments et il donne une vie rouge a l' Ideal. Marinetti semble l'avoir oublié, ou, plutôt, il n'a pas pensé à nous montrer un jour l'humanité meilleure, et moins infortunée, quand elle sera « organisée » enfin.

Un jour viendra, espérons-le, où toutes les classes auront leur part dans le festin social; tous les organes s'équilibreront; l'homme, n'ayant d'autre maître que sa propre harmonie, réalisera tout le possible que renferme en lui ce concept à la fois physiologique et sociologique: l'exercice de nos fonctions accordées entre elles et l'harmonie des classes travaillant ensemble. Voilà le vrai socialisme, celui des philosophes. Il est vrai que ce n'est pas comme l' autre, celui d' Estomacreux — pour prendre la formule du poète milanais — un tremplin électoral.

En somme, malgré les erreurs et les secousses, nous nous avançons péniblement vers cette société future; nous n'atteindrons sans doute jamais le but, mais nous nous en approcherons toujours plus. En tous cas, je ne vois pas que depuis l'avènement de la troisième république, l'intellectualité, l'art, l'amour aient perdu leurs droits. Bien au contraire. Rappelons-nous que le vrai roi Bombance, ce n'est pas le socialisme, mais Louis XIV, l'homme qui posséda, au dire des médecins qui firent son autopsie, l'intestin le plus long. Que de plats y furent engouffrés! Il en mourut. Et voilà un historique symbole des excès de l'assiette au beurre.

Mais laissons la parole au jeune Rabelais italien. Il fait chanter un joyeux « de-profundis » à Sainte Pourriture sur les corps inanimés mais bientôt renaissants de Bedaine (le prêtre) et de Bombance (le Roi):

« C'est moi qui accouple les fleurs obscènes, plus chaudes et désiderantes que des vulves! Quand je parais, le rythme de la vie s'accélère frénétiquement, et la Destruction hâte ses ravages! Ne dites pas: « Nous mourrons demain... Je vis! J'étais mort! » Mais dites plutôt: « Je suis une parcelle du cadavre éternel et vibrant de la nature! »

Le livre se termine par le triomphe du vampire et d'Estomacreux:

« LE VAMPIRE *se réveillant un instant pour continuer à reciter sa leçon.*

« D'âge en âge, la race des Bourdes va perfectionnant ses mâchoires dans l' art de s'entre-dévorer, avec une grandissante agilité.

« Voilà le seul progrès possible!

ESTOMACREUX

« Mâchons le Roi
porter de lois;
mâchons Bedaine (le prêtre)
farci de chaînes! »

SAINTE POURRITURE

« Et mâchez-les donc! Cela ne calmera pas votre appétit. Et vous n'aurez pas une once de bonheur de plus! Le Bonheur est ailleurs! (Avec un grand geste vers l'horizon.) Ptio! Ptio! Réveille-toi!... (En désignant la crâne broyé de l'Idiot.) Veux-tu manger cette blanche cervelle imprégnée d'azur?

LE VAMPIRE

« Non, elle me dégoûte..... comme les autres, petite mère!... Et j'ai fait une indigestion de Bourdes.... Je suis... fatigué. (Il s'endort.) »

Cette conclusion pessimiste n' est faite pour satisfaire ni les sociologues, ni les politiciens; mais elle est la revanche des idéalistes pressés, qui trouvent que le règne de la Beauté est aussi long à se réaliser sinon plus, que le triomphe définitif de la Justice.

Jules Bois.

(Disegno di VALERI)

F. MISTRAL

Au poète grec Pol Arcas

L'INCREADO

Dins toun grand cèu d'azur, dins toun pantai divin
fas bèn d'ama toun *Increado,*
Que tu pos l'embrassa, poutouneja sèns fin,
sènso que fugue desflourado.

Nautre à la mort courrèn, entre que sian nascu :
tout ço qu'avèn, fau que se laisse !
Soulet tènon la Vido, aquéli qu'an viscu
em' aquéli que dèvon naisse.

MAIANO *(Prouvènço)*, *17 de Mars 1908.*

F. Mistral

L'INCRÉÉE

Dans ton grand ciel d'azur, dans ton rêve divin,
oui, aime-la, ton *Incréée*,
Car tu peux l'embrasser, la couvrir de baisers,
sans que rien jamais la déflore.

Nous, dès notre naissance, nous courons à la mort :
tout ce que nous avons, il faut l'abandonner !
Seuls tiennent la Vie ceux qui ont vécu
ainsi que ceux qui doivent naître.

MAILLANE (*Provence*), *le 17 mars 1908.*

F. Mistral

NB. — POESIA pubblica solamente scritti inediti.
POESIA ne publie que de l'inédit.

“CANDIDA„ de BERNARD SHAW

FRAGMENT D' UNE CONFÉRENCE PRONONCÉE PAR AUREL AU « THÉATRE D'ART » LE 13 MAI 1908

Lequel de nous, et laquelle, surtout, ne se sent pas enfermée dans nos pièces modernes; laquelle ne s'y sent pas étouffée et vaguement trahie?

Fallait-il qu'une brise vint de la mer pour nous libérer un instant de cette odeur de tares, qui décourage de la scène française les poètes, les femmes, et tout ce qui est jeune?

Je sais bien de femmes de chez nous, et quelques écrivains illustres, qui ont mieux respiré en quittant cette pièce. Dès lors, elle n'est plus anglaise, c'est que nous l'attendions, c'est qu'elle était en nous; prendre ce qui nous sied, c'est le reprendre: Bernard Shaw c'est un frère à nous, qui s'ignorait, c'est votre frère, c'est notre frère d'amour.

Et voici qu'elle nous soulève de terre, la passion qui mène cette pièce, voici qu'on respire et qu'on se laisse entraîner, car on avait manqué d'air sur nos scènes et surtout de ce grand air-là. C'est la passion qui mène toute femme complète, et qui mène l'amant qui reflète la femme: c'est pour Candida la *passion d'être belle*, c'est pour l'amant la passion de laisser la femme belle. Voilà l'originalité, la nouveauté de Bernard Shaw, d'avoir montré que la femme peut avoir d'autres passions pures que sa passion pour l'amour sous toutes ses formes.

Et voici donc, qu'on parlera de visées hautes et de beauté. Et voici que l'amour, par la voix hostile d'un poète trop jeune, nous lancera, ici et là, quelq'une de ces vérités intolérables qui changent de temps en temps la face du monde.

Et nous voilà donc tirés, pour deux belles heures, de l'art malodorant qui nous offre toujours les mêmes tares sous prétexte que c'est là, le Réel. On ne nous le fera pas croire! Je n'ai jamais vu quant à moi de gens si laides qu'à la scène, n'étant pas obligée de les voir dans la vie; et si ce réel-là empiète, il ment, il n'est plus que fiction et alors, voulez-vous, changeons de fable! Par Candida, c'est du vrai très fier que l'on va vous servir. Vous n'aurez aucune petite honte, vous serez complètement au pain sec, et vous verrez que ce pain-là vous mettra mieux le diable au cœur, que telle aventure équivoque.

En demandant qu'on nous montre au théâtre autre chose que des types scabreux, pour la raison qu'ils ont le malheur d'être *vrais*, vous ne pensez pas un instant que je vous parle de morale!! Vous me feriez rougir, et je ne vous le pardonnerais pas. Mais je demande qu'on nous parle aussi de ce qui *sent bon*, que l'on nous montre *aussi* de bonnes gens aux *visées droites*. Pourquoi? Mais parce qu'il n'est plus qu'eux pour frémir et s'étonner. La femme veut vivre, c'est à dire admirer, se mirer dans ce quelle admire, et pensez–vous que l'on nous émeuve de peu??

Je ne veux pas que l'on nous cache ceux qui ont placé leur but aussi haut que pouvaient atteindre leurs regards; je veux voir en un mot des êtres au cœur net, car il n'est plus que ceux-là qui se passionnent. Et nous ne sommes pas des sauterelles; nous voulons insister. Puisque notre temps est devenu discourtois, nous voulons profiter de son indiscrétion, et puisqu'on nous a dit les vérités sordides, puisqu'on nous les a imposées, nous voulons, pour oublier celles-là, savoir les vérités, hautaines de la chair. Nous ne voulons plus que l'on taise uniquement ce qui enchante et colore la vie. N'y a-t-il plus qu'une indécence: le cœur, si l'on nous montre tout sauf lui, si l'on n'ose plus le connaître! Nous voulons savoir le fond de l'impatience humaine, nous n'avons pas peur de frémir. Nous savons bien que les cœurs purs sont seuls terribles et sans fond; les petites horreurs sont trop courtes pour nous; venez, Candida, nous sommes prêts!

Si nous avons perdu la fine fleur de France, la tendre politesse, que ce soit pour foncer jusqu'à la fleur de force qui n'a jamais poussé qu'au soleil des cœurs nets. Ah que les femmes aimeront Bernard Shaw, qui leur rapporte de si loin une autre fleur de France aux blancheurs irisées, d'un blanc aussi secret et profond que la nuit, d'un blanc immensément trouble et troublé, cette fleur bien française aussi: la netteté!

La netteté sans fond d'un cœur de femme, la netteté sauvage d'un cœur d'amant qui voudrait avancer la gloire de la femme, et qui exige qu'on l'avance. Cela, dans une telle ardeur qu'il y parvient et se fait écouter, et qu'il finit par montrer au mari comme il doit s'étonner de son bonheur!

Ce sont ceux-là qui valent l'œuvre d'art. Si les pleutres que l'on nous montre un peu souvent, sont vrais, je demande qu'on me les cache! Mais je dis que les autres sont plus vrais et que Candida est plus vaillamment vraie. Le beau, mais c'est le seul réalisme vital, le seul réel qui aide à vivre. C'est le coin pur qui vous aide à ne pas vous tuer quand vous avez des affaires lassantes et sans issue! On nous parle de vie, d'exprimer la vie; mais il faut un peu plus de vie pour être plus beau que médiocre, il y faut un peu plus de nerfs et de vigueur! Et même pour être jolies, mesdames, vous le savez bien; et tout ce qui est le plus vif est le plus vrai.

Non, Candida, ne sort pas du réel. Elle n'est pas non plus anglaise, ni pittoresque, et je défie une femme française de ne pas se trouver en elle.

Ou nous dit que Bernard Shaw est un ironiste, mais j'ai eu des raisons de croire que l'ironie qui porte est toujours montée du fond de la bonne foi, car nulle création ne se passe de foi, pas plus que le loustic ne s'est passé de père. « Candida, nous a dit Nozière, a l'ingénuité de se croire utile au bonheur de l'époux, elle croit être reine, elle est esclave de son bonheur. Cette union de l'égoïsme prétentieux (part du mari) avec la vaniteuse abnégation (part de la femme) c'est le mariage d'après l'ironiste Shaw ». Ainsi du moins que l'a vu M. Nozière; et c'est bien autre chose encore, et d'après Bernard Shaw! Et le bonheur, le soi-disant bonheur de Candida, quand elle aura refermé la porte sur l'amant turbulent mais si flatteur à son âme, ce « bonheur » est bien discutable! M. Nozière admet donc tout ici sauf qu'on puisse être beau. Ainsi lui et toute la critique, m'ont-ils paru, devant ce beau plat, de fins gourmets sans appétit. Et le manque de faim, ça ne se franchit pas!

Mais vous et moi qu'avons faim de vivre, nous savons bien que si la femme renvoie l'amant de sa pensée, si elle détache d'elle son témoin passionné, ce n'est pas parce qu'elle est mieux au calme. La femme n'aime pas le calme, lorsque l'amour habite en face! Et l'homme ne l'aime pas non plus, il ne le choisit pas, sauf une espèce d'homme: le critique.

Si donc, Candida sait, après la crise, recréer son bonheur, le faire fleurir à force de soins, le sauver de la crise et le laver du trouble, ici doit cesser l'ironie et nous sommes bien forcés de la saluer, ainsi que la salue en son cœur Bernard Shaw.

Je crois que si elle est heureuse après, ce sera bien affaire à elle, et non aux joies du mariage, de son pasteur déconcerté, des petits oignons à éplucher, et des bottines à brosser.

Parmi les jugements portés par la critique il me souvient encore d'un mot d'Ernest Charles: il a pensé que les femmes françaises sont gênées de ce qu'une femme irréprochable ait pu voir, sans se cabrer, un jeune homme désolément épris, appuyer sa tête aux genoux de Candida. Mais je ne pense pas que les femmes françaises irréprochables et agréables aient pu gagner les 35 ans sonnés qu'annonce Candida sans avoir vu quelques jeunes têtes navrées, tomber sur leur epaule ou même leurs genoux. C'est beaucoup demander a une femme qui ne veut rien accorder, que d'ajouter à cela un refus disgracieux. Ah ne demandez jamais qu'on manque de grâce, vous ne savez pas où ça peut mener la femme! Je pense donc que la variété d'amants sans tache, et même sans échange, dont fourmille Paris, amants qui pour des buts mystiques ou bêtement honnêtes ne s'accordent que de la grâce auront oublié une chose: c'est d'avertir M. Ernest Charles. Qui peut croire qu'il ne se passe rien dans la vie des femmes pures! Qu'elles seraient mal pures, alors! On n'est même pas pure sans la grâce! Quel ennui, s'il nous fallait croire l'honnêteté sans couleur et sans pulsations! L'honnêteté en stuck, alors! Mais l'honnête femme qui ne serait pas aussi amusante que celles de Crebillon, mais, comme dit Barbey, elle déshonorerait la pudeur!

Candida ne connaît rien d'impur. Elle ne pense pas à ça. Elle est même coquette, à sa façon limpide. Même, elle joue irréparablement, car la jeunesse a ses faces cruelles. Elle ne croit pas que l'amour n'a qu'une façon de bien tourner et ne veut pas croire qu'il n'ait qu'une habitude. Mais elle ne comprend rien au péché, car son attention n'est pas là.

Et n'a-t-elle pas là, cette étourdie, une suprême raison? Comment faire, après tout, pour être impur? Nous ne serons jamais que de pauvres gamins s'efforçant à la joie par deux ou trois systémes.

On a craint que le brave tablier blanc de Candida, les lampes à garnir, et les petits oignons, n'atténuent, pour nos yeux mondains, son prestige de femme. Ah comme il nous plaît qu'elle ne soit pas trop belle! « La beauté si parée, si évidente des françaises, me disait récemment un slave, est d'avance si donnée, si distrayante, qu'elle est comme un empêchement à les aimer. Ainsi leur extérieur distrait des femmes les vraies forces de l'homme. Comme nous sommes sensibles au contraire, chez Candida, à ce que son charme soit fait de belle humeur, de bonne volonté, de malice et d'entrain, de tendresse et de cruauté, de la verve qui fait la beauté de son sexe, non celle de son apparence; à ce que son charme soit nu, innocent de toute parure. La grandeur de cette petite ménagère, c'est qu'elle se passionne à ce qu'elle veut faire de sa vie, c'est qu'elle n'aime personne *comme elle peut aimer*. Elle est là, placée par les dieux du hasard pervers, entre deux hommes dont l'un représente cela, l'autre ceci. Le mari, c'est à dire l'habitude douce qui l'attache à ce qu'elle a fait du mariage, et le jeune poète qui, lui, perçoit les sensibilités et toutes les vaillances de la femme, qui pressent ce qu'elle serait *si elle aimait*. Elle aimerait un homme qui serait entre les deux, sûr comme le mari, sensible et compréhensif comme l'amant. C'est ce que le poète a magnifiquement pensé quand il crie au mari: « Laissons-la; elle vaut plus que notre amour. Laissons-la tous les deux, cherchons-lui l'homme qui comblera son cœur. » Ainsi, puisque sur trois êtres sensibles, émus jusqu'au tragique, on ne peut trouver un type d'amour complet, c'est donc que l'amour n'est peut-être que la plus haute idée du monde s'il n'a jamais pu se prouver que par l'absence et par une convoitise éperdue, si la femme accablée du don de voir trop clair ne peut pas aimer, si la femme, elle la plus sensible, représente ici le sage de la pièce, le philosophe, celle qui cesse le plus tôt la course à l'amour, c'est donc que l'amour c'est le dieu, celui qui nous soulève car on ne l'atteint pas.

Candida reste ici dans la nature où l'on n'a encore vu que l'homme *près d'aimer*, que l'homme assez fort pour réaliser l'amour, assez violent pour le créer. En vérité si l'un des deux peut aimer mieux, c'est lui. Et l'on n'a encore vu au monde que des hommes exaltés, penchés sur des femmes espiègles. Jusqu'ici, l'homme fut, seul, assez beau, assez téméraire, assez libre pour aimer. Et la femme n'aimera pas, tant qu'on l'y croira obligée, tant qu'elle semblera condamnée à aimer. Elle n'aimera pas, tant qu'elle ne sera pas consultée. L'amour lui sera interdit tant que par une effusion sublime, l'homme *qu'elle connaît*, ne lui aura pas dit: « Choisis! » comme fait le mari de Candida; « Choisis entre nous deux, si l'amour t'intéresse », *car elle peut aussi penser à autre chose*.

Si personne ne peut aimer c'est pourtant le poète qui s'en approche. C'est lui qui soulève la pièce.

Il dit, cet enfant, simplement ce que la femme n'avait pas osé appeler dans son appel le plus fervent au cœur de l'homme. Il la plaint (vous savez si la femme aime être plainte.) Il l'honore dans ses plus menus gestes, (et vous savez si nous aimons les honneurs de l'amour;) mais il ne lui demande rien. Car hélas il *faut demander l'amour*, dit Bernard Shaw, ce grand artiste.

Le mari, lui, croyant avoir l'amour, ne le demande pas. L'amant ne veut, n'ose le demander, tant il sait immense ce qu'il demande; ainsi l'amour en reste à l'état de forfait, de menace et de sublime forfait sur ce drame à l'atmosphère de temple: un mystère en trois actes, comme dit Bernard Shaw.

Il ne demande rien, l'amour; mais, d'être là, comme il console! Par la souffrance d'enfant que manifeste le poète à voir abîmer les mains de Candida aux besognes grossières, comme il la récompense de sa rude journée! Il donne du prix à ses moindres gestes, sa vie se dore enfin de toute sa valeur. Et voici la femme grandie, et libérée par cette approbation chaleureuse qui l'enveloppe. La voilà sauvée par cette exagération, cette fougue, de la discipline cruelle où elle vit.

Il sait, l'enfant touché des dieux, il sait qu'il est un secours à offrir aux âmes qui sont trop vivantes pour être contentées par leurs pâles bonheurs. Il sait qu'il

faut, pour les aider, les approuver; et de tout son être il dit à la femme: je vois ton effort de grâce, ton effort de silence, je le sens en ses moindres plis, il me touche et il m'émerveille. Et ainsi, il sauve une femme de l'éternelle méconnaissance de soi, c'est à dire de la nuit éternelle.

Et qu'il a d'enthousiasme; qu'il a de passion, n'en déplaise aux critiques! Il est méchant comme l' amour, il est bravache comme lui, il est dément, brutal pour le mari, cela aussi parce qu'il est anglais, et que leur politesse à eux c'est: tout se dire, quand notre tact à nous, arrive à tout se taire. Et c'est bien la seule différence locale que j'aie vue entre cette race et la nôtre.

Il est fauve et cruel comme l' instinct, si on le mettait nu. Il est trop épris pour être modeste, car il n'y a rien sous le ciel qui puisse humilier l'amour. Odieux comme un enfant lâché, ivre de sa pensée, il rompt, il secoue tout ce qu'il doit vénérer, sauvé de toute déférence par une sorte de saoûlerie sublime, il nous tire, d'un coup d'aile enragé, de toutes les amours commodes et plaisantes; vous allez le voir admirablement ingrat, oublieux de tout, sauf de ce qu'il admire; sauf de ce qui est la vive beauté du cœur, la seule sagesse assez chaude pour fondre et modeler plus fièremeut les cœurs satellites du sien.

Il sait que pour ne pas abîmer la beauté, Il faut lui ouvrir toutes les portes; ce qui enferme ou retient la femme, disgracie à jamais l'amour. Tout être limité n'a plus rien à nous dire. Le cœur de l'être qui n'est pas libre, ne rend pas même un son pur. Après lui, Candida saura que sa douceur eut un miroir et que sa grâce, pathétique un instant du moins, a tout entière agi, qu'elle a régné, qu'elle a vécu. Tout le chant de son cœur accompagnera le poète; mais l'amour n'a pas sa place en ce monde, les dieux ont oublié de la lui réserver. Elle n'a donc plus qu'à se faire de la force avec la vision brillante qu'elle a chassée, avec la passion d'avoir été limpide et de n'avoir fait que le mal inévitable.

Puis elle est si active qu'elle s'arrangera encore pour être heureuse: la femme, voyez-vous, c'est l'araignée d'amour qui refera toujours toute sa toile avec le peu de bonheur qu'on lui laisse! Quant à l'enfant, il est si errant et si jeune qu'il franchira ainsi qu'il nous est dit si admirablement: il est habitué à vivre sans bonheur.

Pour le pasteur que je délaisse un peu, n'allez pas le blâmer d'être si magnanime! Vous savez que l'habitude anglaise de tout dire engendre celle de pouvoir tout entendre. Et puis la clémence, c'est son métier, son essence de bon berger, car cet homme appartient à Dieu, c'est a dire à la clémence infinie.

Mais il aimait sa femme parce qu'elle était sa femme. Un autre vint qui sut l'aimer pour ce qu'il eut d'unique. Et ainsi ce brave pasteur qui donne des leçons en a du moins pris une: que si les femmes, fussent - elles d'église, n'avaient que leur devoir pour les garder honnêtes, il n'y aurait pas assez de bonnets en Angleterre pour remplacer ceux qui seraient jetés au vent. Il a compris ainsi que l'union éternelle d'un homme et d'une femme peut bien être un paradoxe émouvant. Il a su qu'un mariage délicieux n'est qu'un accident peu normal et à peu près surnaturel qu'il doit remercier le ciel d'avoir laissé choir sur sa tête.

Il a compris que vivre à deux sans douleur est un prodige, et qu'il faut rendre au mariage sa Couronne de miracle. Et pour avoir enseigné au mari à être stupéfait de son bonheur, que ce petit amant terrible est bien venu!!

Et si ce gamin de poète nous a fait trois amants pour un, n' est-ce pas avoir déjà fait de bel ouvrage??

Aurel.

IL RITORNO DEL CANTO

Ben venga in cuore
quest'ansia di cantare!

Ben venga il primo fiore
sui mandorli e sui meli;
al novello tepore
s'ingemmino gli steli;
e il cuor che tacque aneli
al suo dolce cantare.

Il cuore é un po' velato
d'una sua nebbia ancora,
ma quando fiora il prato
il cuore anche s'infiora.
Alzati coll'aurora,
e ripiglia a cantare.

E neve e pioggia grossa
si son fuggite al monte;
la terra s'è rimossa,
s'è svegliata la fonte:
tutte l'acque son pronte
per mettersi a cantare.

Guardali i cipressetti
con le lor coccoline,
la siepe che rimette
i bocci sulle spine:
anche queste colline
han voglia di cantare.

Qualcuno si prepara
e qualcheduno aspetta;
c'è un fervore, una gara
nell'erba giovinetta.
Su, bocca benedetta,
rimettiti a cantare!

Su su per la collina
con la melanconia!
E cammina e cammina,
la lascerem per via.
Si torni in compagnia
d'un leggiadro cantare.

Angiolo Orvieto.

LUCIFERO

L'*Angelo Nero* dal superbo ciglio,
avea raccolte l'ale;
guardava con cipiglio
verso la grigia antica cattedrale
d'onde partian rintocchi frettolosi.
— Suonan sempre così se il morto è povero...
se il morto è ricco, allora
effonde la campana
la sua voce sonora
per monti e valli con eco lontana. —
Nel sole ardea la piazza del mercato.
Stava una vecchierella sul sacrato
biascicando preghiere
a vender mazzi di spigo e lavanda
colti nelle brughiere.
Passavan le comari col paniere
al braccio e la domanda
era: « Chi è morto? » — « Oh, solo un fanciullino! »
Or, *Quegli* udì. Sonò come uno scherno
per *Lui* quella parola. — « E vi par poco?...
Dite: — « Solo un fanciullo? » — Se la messe
matura è pronta della falce al giuoco
nevi sono le promesse
le raccolte tenere! L'Eterno
froda, tradisce, rubando un piccino! »
Ed *Egli* in casa entrò dal morticino.
Ivi la madre inferma ancor giacea;
una donna consunta, addolorata.
La fiamma gialla di due ceri ardea
a capo della cuna inghirlandata.
Qualche mazzo di fiori era deposto
che le mani infantili avean composto
— ultimo vale al morto fratellino! —
E v'era qualche ninnolo!
Or *Egli* si chinò per iscrutare.
« Piccola salma dall'occhio profondo,
in cui riposa addormentato un mondo
di pallidi, di candidi crepuscoli;
scintilla, spenta mentre ancor ardevi,
prima di diventar fervida fiamma;
tu, che pianto non hai, non hai sorriso,
volea — cieco! — rubarti il paradiso!...
Svègliati!... E che tu sia
nella potenza mia!
Te, minacciosamente,
riadduco alla vita!
l'alito mio possente
novo vigor ti cede...
Tu mio figlio sarai, sarai l'erede.
E sarà tuo retaggio
ogni mia pena ardente:
ribellione, orgoglio, ambizione;
e l'ansia di sapere
che sulla fronte tua splendon le sfere
d'onde la luce irraggia,
mentre nel buio brancoli,
tu, su di un fondo vile,
schiavo al servigio umile.
Solo, dolente, inerme,
pur desiando di baciar l'azzurro
rivolgendo agli Dei gli occhi superbi,
t'avvolgerai nel fango come un verme! »
E vi fu nella cuna un lieve moto.
Gittò la madre un grido di paura
selvaggia. Tosto le comari accorse
a lei la creatura
portaron, che piangea con voce fioca.
Ma la madre atterrita
guardava il figliol suo come un ignoto.
Con aria istupidita
guardava il contadino
che s'era messo l'abito festivo
per l'accompagno. I bimbi grandicelli
spegneano i ceri con indugio. Infine
anche tutti i vicini e le vicine
si dileguaron muti
che pel funebre pasto eran venuti.

Paul Althof.
Guido Menasci, *trad.*

Il nome di Paul Althof gode da molti anni di una simpatica notorietà letteraria in Austria e in Germania. Lo scelse la signora Alice Pollak-Gurschner, per firmare le sue bellissime liriche, i suoi poemetti e le sue novelle. La lirica che oggi pubblichiamo è assolutamente inedita nella versione italiana.
N. d. R.

DOMUS AUREA

(DA UN ALBUM)

ALLA NOBIL DONNA I. A.

O alito gentile!
Chi sorpassa le vostre
Soglie entra in aprile!

D'un pallore innocente
Si schiarano le cose:
E' un albor di viola
In fra le tende ombrose:

Come le vostre labra
Sospirano le soglie:
E' la Grazia che invita...
E' il sorriso che accoglie.

Annunciano gli specchi
Il mio trascorrer piano:
Han lucidi richiami
I vetri di Murano.

Fiatano le spumose
Trine melodiose
Parole a Voi d' intorno:
Elogiano, sommesse,
Le vostre mani esperte,
E le morbide cure
Onde pacate il giorno.

D'un albore innocente
Si schiarano le cose:
E' un palpito d'infanzia
Ne le tele odorose.

Mi guida il vostro fievole
Battito, ed il fruscio:...
Ma come da lontano,
Verso un lontano oblio...

V'è la luce e il silenzio
D'un sogno: vi cammino
Come su molli rose
In un molle mattino:

Rose misteriose
Che invitano a guarire...
Misteriose voci
Che invitano a seguire...

Chi sorpassa le vostre
Soglie, entra in aprile!

Virgilio La Scola.

NUIT D'AOÛT

Pour BERTHE.

Ce soir, plus que jamais ton souvenir m'obsède.
Il pleut; je me sens triste, et l'horreur me remplit
D'aller m'étendre seul sur mon funèbre lit
Où ne subsiste plus ton empreinte si tiède!

O toi qui te donnais avec tant de gaîté,
Et qui savais si bien, de tes robes défaites,
Faire surgir la ligne et la forme parfaites
De ta splendide nudité,
Je ne goûterai plus aux baisers de ta bouche,
Je n'aurai plus tes bras à l'entour de mon cou!

Je te revois encor, ce soir, sur notre couche,
Toute nue, à genoux,
Avec tes seins dardés vers moi par le désir,
Avec ton ventre offert et tes hanches lascives.
Oh! mon impatience à te saisir
Et te tenir, entre mes bras, captive!

Ah! je sens s'écraser sur ma poitrine nue
Tes seins fermes et lourds, pareils à des fruits mûrs,
Cepedant que mes mains s'enfiévraient sur les durs
Et superbes contours de ta croupe charnue.

Il n'est pas de baisers, il n'est pas de caresses
Que nous n'ayons goûtés;
Sur tout ce que l'amour offrait à notre ivresse
Nous nous sommes jetés
Avec la même avidité!

Ces heures du passé, comme un regret, m'obsèdent;
Et cependant l'empreinte tiède
De ta chair, qui me fut si bonne à caresser,
Je ne la trouve plus sur ma couche défaite.
Se pourrait-il qu'un jour, lorsque tu seras morte,
Ton brûlant souvenir arrive à s'effacer
De ma mémorie, de la sorte?

Ah! je voudrais du moins éveiller les regrets
De tous ceux-là qui ne t'ont point connue.
Dans ces vers, que je rime à ta gloire, apparais
A leurs yeux éblouis, plus admirable encor
Que la Deésse nue!

Que ces rythmes, charnus et souples comme un corps,
Soient ta propre statue,
Et que par eux, enfin, dans les âmes ouvertes
A tous les souffles du désir,
Se lève, pour jamais, le vivant souvenir
De ta bouche profonde et de tes mains expertes!

Jean-Marc Bernard.

Le Voci del Caos

Dicon le Nebulose:
« Noi siamo il vasto oceano di sideree faville
Donde balza ogni mondo.
Siamo il grembo fecondo
Del cielo, il favoloso regno della Speranza:
De l'avvenire eterno l'albicante sembianza. »

Cantano i mille Soli:
« E noi siamo i titanici fuochi de l'Universo,
Perchè la vita splende
E il Creato s'accende:
Dei rotanti pianeti i radïosi fari:
Nell'infinito Caos giganti solitari. »

Piangon le morte Lune:
« L'aride, fredde spoglie pei seni ampli del cielo
Pondo fastidïoso
Portiam senza riposo.
L'intima essenza spira nel Nulla e si dissolve:
Stelle raggianti fummo: sarem domani polve. »

Ma: « Nulla muor »; la polve
In seno a nuovi Soli (da l'Anime s'aderge
Tal inno trïonfale
Per l'etere immortale)
Fiammeggerà, combusta, di redivivo lampo:
Rifiorirà virgulto dal germinante campo.

Sì come oro per fiamme,
Il fervido Creato si volge eternamente
D'una in altra parvenza
Sempre in più pura essenza;
E in ogni forza palpita il superbo desio
Di fondersi vittrice in un raggio di Dio.

Alfredo Baccelli.

LE FORGERON

Depuis l'heure première où l'orient s'allume
Entre les mains du Jour qui rit, travailleur blond.
Sans trève sur le sol offert comme une enclume
Le marteau du soleil, lourd d'or, tombe d'aplomb;

Le choc résonne, un chemin luit, la glèbe fume,
Le vent gronde à travers le soufflet des vallons...
O labeur immortel du Jour qui se consume
A forger de la vie à pleins coups de rayons!

Toujours! Le clair maillet s'abat sur les prairies,
Et sous le poids brutal de son heurt de clarté
Un métal neuf renait des anciennes scories;

Il frappe, il dompte. Et lorsqu'enfin las de lutter
Le bras puissant du Jour exténué s'apaise,
Pour mieux reprendere l'Oeuvre à l'aube, il a jeté

Les cendres de la nuit sur un couchant de braise.

Henri Bouvelet.

POÈME

Garderas-tu longtemps ce masque d'étrangère,
Ces yeux froids dont l'indifférence s'exagère
Du pli formé par l'arc égal de tes sourcils,
Ou bien choisiras-tu l' heure la plus ardente
Pour apaiser ce que tu crois ma morne attente
En jetant à mon cou tes deux bras puérils?

Insensée! Il faut bien qu' un soir on s'abandonne,
Car les jours sont fixés: du printemps à l'automne
Rien ne dure et l'amour marche avec la saison.
Que tu sois maladroite ou déjà préparée,
Je n'aurai point pitié de ta face égarée
Car je suis le désir, la force et la raison.

Alors tu goûteras ce que tu veux défendre:
Mon étreinte, toujours impérieuse et tendre,
Ne déliera ses bras que pour te mieux saisir.
Mais tu seras conquise, ô vierge si farouche,
Et tu dévoreras mes lèvres sur ta bouche
En criant ta douleur de vivre le plaisir.

Francis Carco.

ÉPITHALAME

Le tendre Amour s'éveille au jardin de vos cœurs.

Longtemps il a dormi, caché parmi les fleurs,
Dans un frêle massif sur qui des lys se penchent.
Votre enfance sautait, légère, en robe blanche,
Par dessus son sommeil fait de parfums trop lourds.
Joyeux, vous piétiniez le sable de vos jours
Sans voir le petit dieu ; ravis, pétulants, ivres
De boire la lumière et du bonheur de vivre,
Sous le regard ardent des flox et des lilas,
Et l'écho de vos jeux ne le réveillait pas.

Un ineffable instinct vous ramenait sans cesse
Au bord de son berceau, charmille de tendresse,
Pour moissonner de vos insouciantes mains
Les iris safranés et les roses citrin.
— Peut-être en avançant un peu vos têtes folles
Par dessus le ruisseau protecteur des corolles,
Auriez-vous vu briller la flèche et l'arc mignon
Dans les bras assoupis du jeune Cupidon. —
Le visage enfoui dans ces gerbes candides,
Tremblantes de clartés et de perles humides,
Vous aspiriez de tout vous sens émerveillés
Les aromes nouveaux et sitôt en allés.
Un trouble ému naissait en votre âme tacite
Et votre cœur, soudain pâmé, battait plus vite.

Or, c'était l'amour qui rêvait, encore oisif,
Et qui mêlant son souffle au souffle du massif,
Exhalait en bouquet le parfum de ses songes.
Mais voici qu'un bras frêle et nu soudain s'allonge
Au dessus de la paix du taillis embaumé.
Devenus plus pesants, vos pas ont éveillé
Le doux Eros bercé par l'accord de vos rires.
L'enfant blond s'est dressé nonchalant, il étire
Dans l'air papillotant des pêchers lumineux
Son corps souple, son corps doré, son corps heureux.
Il s'avance et le ciel et toute la campagne
Semblent vêtir sa marche lente et l'accompagnent.
Il marche, il vient vers vous comme un matin d'avril,
Vers vous qui lui tendez d'un geste puéril,
Pour qu'il les emprisonne en des chaînes fleuries,
Vos mains d'amour, vos mains pleines de rêveries.
Et tandis qu'il suspend à vos deux bras dressés
Des guirlandes de chêne et de lierre tressés,
On entend s'élever un chant d'épithalame,
Et c'est tout le printemps qui descend en votre âme:

« Je suis l'Amour, soleil des cœurs ardents et fiers.
« Mes vignes ploient sous le fardeau des grappes pleines;
« Chaque épi de mes champs a des millions de graines,
« Et l'or de mes coteaux ne connaît pas l'hiver.
« Je suis l'Amour, soleil des cœurs ardents et fiers.

« Je suis la Joie éparse en toute chose errante.
« Je fais rire la source en son lit de cailloux ;
« Je passe dans le vent qui rend le soir plus doux,
« Plus fondants les baisers et les voix plus touchantes.
« Je suis la Joie éparse en toute chose errante.

« Je suis la Vie assise au bord des horizons.
« L'âme des fleurs en moi se reflète et se mire ;
« Je ravis vers les cieux chaque esprit et j'aspire
« Tous les songes, tous les soupirs, tous les frissons.
« Je suis la Vie assise au bord des horizons. »

. . . .

47

Ainsi se répandait comme un parfum suave,
En vos cœurs qu'un nouvel instinct a fait plus graves,
La voix mystérieuse et chaude de l'Amour.
Ah! cette voix fixée au sommet de vos jours,
C'est le prélude magnifique au grand poème
De la Vie exaltée et qui clame en vous-mêmes
Un appel triomphant à tous ceux qui viendront
De vous, comme les fruits d'un arbre, et qui voudront
Propager à leur tour le cœur de votre race!
Vous voici tous les deux debout et face à face.
Vous qui réalisez en un même désir
Tout le passé, tout le présent, tout l'avenir.
Comme une goutte d'eau contient toutes les ondes
L'univers est en vous, vous résumez le monde.
Votre âme unique enferme et l'espace et le temps,
Elle se dresse au seuil d'un éternel printemps
Où fleurissent, baignés de mystiques lumières,
Et l'espoir de vos fils et l'orgueil de vos pères.

L'entendez-vous enfin, l'impérieuse voix,
De sa belle rumeur dominant votre émoi?
Suivez donc son appel, car elle vous convie
A sortir du verger pour marcher vers la Vie,
Avec la Joie à vos côtés et, sur vos fronts,
Le bandeau de l'Amour aveugle et vagabond.

Tancrède de Visan.

L'INCANTESIMO

Come si seppe che Taide, la peccatrice famosa, erasi da più sere data a severe penitenze, corse Pasunzio il mistico a consultare il Santo.

Con Paolo il semplice e con altri suoi discepoli volle Sant'Antonio passare la notte in orazione.

E il Signore si piacque far sapere a Paolo d'aver rimesso a Taide ogni peccato.

E assai ne fu commossa colei che già vantavasi un laccio del diavolo: e disse, piangendo lacrime vive di tenerezza: « In tutto questo tempo io non ho fatto altro che tenere continuamente avanti gli occhi i miei peccati, come in un fascio, e piangerli amarissimamente. »

*
* *

La voce del lettore si spense nel duolo. Sulla cresta del monte squillò, d'improvviso, la fanfara dei raggi lunari. La notte si distese, voluttuosa, sui giardini, avviluppandosi di tutti i profumi. Il gufo, araldo della Morte, spiccò un volo tardo e silenzioso. Ed io navigai verso il mio sogno stellato.

*
* *

Flautai le sonorità della mia voce amorosa e dissi: « Chi non sa che di tutti gli animali l'uomo è il più bello però che non ha squame e zanne e rostro ma ha la statura sua diritta verso il Cielo e — polito e liscio — incita gli occhi a rimirarlo? O Taide! E tu, dunque, non più lo allaccerai in tenere strette?

Dividi, dividi in atomi il tuo cuore divino, ed ogni atomo sarà il Paradiso! »

*
* *

Avvampò ella di fuoco lascivo. Scintillarono i suoi grandi occhi di mare. Allora, la gratitudine mia ascese, in nuvole d'incenso, al dio del quinto cielo incruentato. E fu un lampo. Sottrasse ella alle piccole màchere d'argento le nerissime trecce splendide che, esuberando e fiottando, l'avvolsero tutta. Poi stette, obliqua, sul fianco: un sorriso all'angolo delle piccole labbra di fragola.

*
* *

Io sono, ora, come chi, lontano dalla patria, ne sogna i paesi noti e le valli amene e i dolci rivi e le campagne ubertose, e riode il linguaggio degli abitatori, fino a che, perduto di nostalgia, non senta, caldo e benefico, fluirgli agli occhi il pianto.

Nessun aspetto di quella omicida bellezza, fantasia miracolosa de' miei sensi, sfugge, ora, al prodigio della mia evocazione. Ma invano io mi protendo verso di lei, frenetico d'adorazione: vestita di luce e di porpora, s'allontana, nei secoli, l'antica, impudica meraviglia d'Egitto!

Decio Carli.

DIE WETTERTANNE

Ich sah die Tanne auf einsamen Höh' n,
So trossig ragen am Abgrundshang,
Liebkost vom Sturm, verwettert vom Föhn,
Und hoch auf dem Wipfel ein Dogel sang!

Er sang! — Andächtig blieb ich stehn,
Es klang so weltentrückt und hehr,...
Und seit ich dort oben die Tanne gesehn,
Lieb' ich die Bäume im Tale nicht mehr.

— Ich sah dich ragen im Menschenschwarm
So mutig und fremd am Abgrundshang,
Liebkost von Leid, verfolgt von Harm,
Und aus der Seele ein Lied dir klang!

Es klang! — Andächtig blieb ich stehn,
Du sprachst so weltemtrückt und hehr —
Und seit ich auf Höhen dich emsam gesehn,
Lieb' ich die Menschen im Tale nicht mehr.

Isabelle Kaiser.

STORNELLI MALESI

(Gli stornelli malesi son composti di due parti che sembra non abbiano nesso tra di loro ma che nascondono un significato qualche volta rofondo. Sono ironici e spesso scollacciati: per lo più, vengono improvvisati. Son composti di quattro versi, talora perfino rimati, e son detti pantin).

I.

Il bosco è stato tutto tagliato;
Ecco, io tirerò delle pietre.
Forestiero, sta attento ai tuoi passi:
Se vuoi... baciare le donne, torna ai tuoi paesi.

II.

La vedova ha ripreso marito;
L'orfano ha ballato nell'isola.
Donna, saltami al collo
Voglio goderti finchè c'è vita.

III.

È bella, è bella la porta fiorita!
Ecco, io faccio una cucina di erbe.
Non potete resistere alle tentazioni della vita!
Il giorno si resiste, ma la notte no...

IV.

Nell'isola di Nias sta Gumònj Sitòli
I gamberi e i granchi stanno i scogli.
Ma nelle donne amiche non sta il cuore
Ciò è inutile per l'uomo.

V.

Ho mangiato tante noci di cocco:
Mi vengono i brividi della febbre.
Vieni con me, donna gelosa,
Scacciami i brividi della febbre.

VI.

Il sole, di notte, manda in imprestito
La luna alla terra e si riposa, stanco.
Io ho sognato tutta la notte la mia amica
E ora vado da lei senza stanchezza...

Traduzione di **Furio Lenzi.**

LE RANOCCHIE TURCHINE

Dolce convegno in acquitrini arsicci:
dentro al giuncheto un ranocchiaccio in trono,
sdottrineggiando in languido abbandono,
scompone d'una sua *maîtresse* i ricci.

E dice: — O reginella, finalmente
io mi posso cullar su la tua bocca;
io mi posso cullar su la tua bocca
piccola, o sensitiva adolescente!...

Vibrano l'erbe come laminette
sottilissime a un fischio alto di vento,
i grilli inermi in loro zirlo lento
secondano l'urlar delle vedette.

Ma la regina, allora, in magna pompa
scivolando tra l'erbe e tra le rame,
cautamente fugge dal reame
scuro e garrisce ove la luna irrompa.

E leva sue querele in picciol coro.
L'amatore la stringe e l'accompagna,
avvolto in una lucidetta ragna
tutta stellata di monili d'oro,

e sollecita la regal sua druda
fino allo stagno adorno di fogliame,
ove in un brulichio scende di rame
la luna, e l'acqua verde s'impaluda.

Enrico Cavacchioli.

VINCITORE DEL II CONCORSO DI "POESIA"

ANNE-MARIE

Ma fille, ton regard au monde s'habitue.
La vie étrange s'orne en se livrant à toi.
Tu aimes le moineau qui saute sur le toit,
La jeune chatte agile et la poule pattue.
Tu aimes les brebis trottantes, le chien noir,
Le jardin et le ciel floconneux de nuages,
La place herbeuse où crient les enfants du village,
Les linges remués de vent, et le miroir
Où ton visage clair appelle ton visage.

Ma fille, ton regard me trouble. Je revois
Le bleu sourire d'une image d'autrefois.
O mémoire! tes traits sont ceux de mon aïeule,
Amie à qui mon cœur jaloux s'était ouvert,
Et qui dans sa maison silencieuse, seule,
Mourut, et me légua le sentiment des vers.
Et maintenant, comme toujours, depuis des âges,
Le roc brise la source en des poussières d'eau,
Aux tendres buissons nains broutent les chèvres sages,
Le fleuve désolé se lamente aux barrages,
Et la route s'épuise à monter le coteau.
Mon aïeule était douce et se nommait Clémence.
Son âme continue où la tienne commence:
C'est elle qui s'exprime avec tes yeux nouveaux.

A neuf ans elle fut orpheline de mère.
Dans un pensionnat obscur elle a grandi.
Pleurait-elle souvent? On ne me l'a point dit.
Quelle romance lui plaisait? Quelle chimère
Avoua-t-elle à sa compagne des jeudis?
Rêve charmant: sa robe un peu déteinte passe...
— Ma fille, j'ai connu sa vieillesse. Je sais
Qu'elle a chéri longtemps le banc de sa terrasse,
Et le langage pur des poètes français.
Et je sais trop que mon aïeule fut sensible.

Je sais. Tu grandiras. J'ai peur. Il est possible
Que tu souffres un jour, comme elle, de la fleur
Agonisante sans mémoire dans le sable,
Du triste chien battu, de l'âne misérable,
Et de toi-même — et que tu aimes ta douleur!
Sans doute tu voudras comprendre, avec les causes
D'un soir pesant d'angoisse ou d'un matin amer,
Pourquoi le bourdon ivre expire dans les roses
Humides comme ta jeune bouche de chair.
Les treilles frémiront sous une chaude pluie,
Au colombier fuiront les pigeons en émoi,
Et tu sangloteras sans doute, Anne-Marie,
Comme elle, notre aïeule morte, et comme moi.

Francis Éon.

DAL CROATO

SPLEEN

Densa la nebbia è caduta, piovigginando. Ogni casa,
di sotto al cielo di piombo, sorge fantasima immane;
passano gli uomini muti: molti che sete hanno e fame,
in quelle tenebre fitte, vanno cercando un pane.

Cade più densa la nebbia, cade la pioggia più lieve,
sembran sepolcri le case, larve di cupo dolore
gli uomini. Vedo la morte, che incede rigida e lenta,
l'ultimo rantolo sento dell'infelice che muore.

Alta e solenne ella passa, sparuta in volto, per via,
scava la fossa a chi soffre, stanco del vivere umano;
spettro beffardo, ella chiude gli occhi a chi l'ultimo sogna
sogno dorato e bugiardo, con la sua gelida mano.

SERA

Il sole è già al tramonto e l'ombre fosche
sorgono, come spettri, dalle tombe;
una mestizia arcana sulla terra,
sul mare incombe.

Per lo spavento dei fantasmi, ai nidi,
fuggon gli augelli, in core trepidanti;
apron le stelle, ad una ad una, in cielo,
gli occhi smaglianti.

e inviano al mondo dolci sogni e meste
romanze, piene di melanconia;
una campana in lontananza suona
l'ave Maria!

Scende la sera, nella veste bruna,
con l'ala stanca, muta, dolorosa;
l'ultima spegne, con la mano scialba,
nube di rosa.

UMOR NERO!

Fiume, ove corri? Arrestati un momento.
Forse l'amore, la speranza pia,
la fe' ti spinge verso il mar d'argento,
dove ogni pena, ogni dolor s'oblia?

Con occhio triste io seguo la tua via;
in me l'amore già da lungo è spento,
la fede affievolita e l'alma mia
non spera più; sono una foglia al vento.

Nel corso tuo, fatal vertiginoso,
soffermati un istante; il mio dolore
troverà, nel tuo sen, pace e riposo.

Eccomi: tu mi cullerai sull'onda
e il mare azzurro a te darà l'amore
e morte a me, nella tomba profonda.

È MORTO UN ANGELO

Nella stanza, tristemente,
ardon ceri. Fuori
splende il sole; sul ferètro,
tutt'intorno, fiori.

E il bambino dolcemente
è tra i fior spirato;
già, per questa terra, un angelo
non potea esser nato!

Batte il sol, col raggio ardente,
sul suo viso bello;
scendono gli angeli dal cielo
per il lor fratello.

R. Katalinic-Jeretov
Giuseppe de Paitoni, *trad.*

"TOUTE LA LYRE„

Emmanuel Signoret. — POÉSIES COMPLÈTES (Préface par André Gide) — Paris; *Mercure de France, éditeur.*

Nessuno meglio di André Gide, pagano-epicureo, degustatore delle *Nourritures Terrestres* e di ritorno dai paesaggi antichi e tutt'ora attuali di *Amyntas* avrebbe potuto collaudare e dichiarare, in sulle prime pagine, l'arte e la vita di Emmanuel Signoret, stoico-pagano. Oggi, il *Mercure de France* manda fuori l'opera completa di lui e vi ha raccolto la sua poetica, da *Vers dorés* al *Premier Livre des Élégies*.

Il 20 dicembre 1900 moriva a Cannes giovanissimo, a vent'otto anni, questo poeta di splendori classici e di superbia compatta e verbale, *soffocato dalla miseria e dalla notte*. Lasciava un'opera incompleta ma già determinata sulle assisi di fondamenta perenni, inattuale per ora e per allora e quindi di prerogative resistenti al tempo ed operanti per la posterità. Ne' suoi versi egli parlò sempre di sè stesso come di un dio, colla massima naturalezza perchè questa, nella sua vita, fu sempre la sua prima ed assoluta verità. Per ciò ha popolato il mondo della lirica di fantasime agitate e vive, sue proiezioni e divine, avendole circonfuse di un'aureola di grazia tradizionale e personale, avendole plasmate di una allucinazione volontaria di bellezza. — Emmanuel Signoret fu un eccessivo, cioè un commosso che si esteriorizzò in modo distinto e seguìto, senza che il suo orgasmo si attenuasse nella traduzione verbale.

La cinetica del suo sentimento e del suo desiderio persistè anche sotto l' involucro della forma che è materia, e non ne fu impacciata: più tosto la forma specifica le diede organi possenti per sopravvivere e per eccitare, al suo contatto di poesia, i lettori che vi si riconoscono e vi si ritrovano. — Egli desiderò lettori eccezionali, come il suo stile non facile, marmoreo e commosso ad un tempo, in riposo ed in azione, come conviensi a maestro, il quale seppe erigere dalla caducità e dalla moda passante del simbolismo, il vero *simbolo*, cioè significazione suggestiva del mistero e della voce, misteriosa del *suo mondo* come l'aveva scoperti nel mondo comune. Perciò soleva dire: « Le mode de vie de la splendeur est le débordement. » — Poeta luciferino, portò fiaccola in pugno, e volle che anche i più umili accendessero la loro candela alla sua fiamma.

« Nous mettrons aux bergers des flambeaux dans [les mains,
Nous leur dirons: Versez, par torrents, aux chemins
La lumière opulente. Assez d'âmes sont mortes!...»

Ed in questo senso gli rispose Nietzsche colla sua gioia dionisiaca. Donde il ditirambo, perchè la lirica del Signoret è l'inno inebriato della gioia del mondo, che è pure l'epinicio alla universa angoscia. Nei *Vers Dorés* ripassarono le glorie anteriori delli antenati: versi dorati, a dire le cause prime delli istinti e le ragioni delle svoltesi volontà: il positivismo della nostra scienza si ricollega colla prescienza del vate, e furono a similitudine de versi dorati di Pitagora, rispondendosi. *Daphné* si ripiega nella soggettività. Vi sono delle sensazioni, più che dei pensieri, che sbucciano in sul ritmo con tutta l' indecisione delle intenzioni a pena concepite: le cose vi parlano per la bocca del poeta e conservano la propria ambiguità spontanea della incoscienza: ecco le feste della terra, quando rinasce a primavera; ecco la primavera delle vecchie ajuole, dei pettinati viali, delle fontane rococò dell' antico parco di Versailles. — Ed intanto tutto il vecchio mondo s' emancipa e la parola libertaria trova la sua compostezza e la sua estetica nella poesia: anzi la poesia stessa se ne incinge e proclama la divinità dell'uomo. In *Souffrance des Eaux*, sotto la scorta di Ronsard e di Goethe, coll' insegnamento di Spinoza, Balzac, Taine, Nietzsche e Renan, il poeta si costituisce immortale. Latino, si trova in contatto col suolo eminentemente latino d'Italia, ch'egli calpesta ed assorbe, e gli si dà tutto e vergine, e spumante col lievito e l' umore della razza donde ha proceduto.

Molto cielo, molto mare d'Italia brillano e ondeggiano di nubi e di marosi in *Douze Poèmes;* e l' anima nostra italiana vi si rispecchia e vi si ammira del pari, acconsente all'armonia ed alla volontà delle loro strofe cantanti romanamente l' eterno paganesimo, l'unica religione mediterranea, nella quale convennero e dovettero acconciarsi li altri riti venuti e dal Nord e dall'Oriente per poter persistere e vivere sopra il suolo nostro ed in presenza dello spirito saturnio e mamertino. Per la tomba di Stéphane Mallarmé, l'indimenticabile stipite e maestro di tutta una generazione, *Symphonie* e *La Fontaine des Muses* attingono, dall'invocazione pindarica, carme al Pindaro tutt' ora inascoltato « Inni, re delle cetere, è dunque un eroe, un uomo od un dio colui che noi dobbiamo oggi celebrare? » Emmanuel Signoret, poeta de' molti Prometei in eterna battaglia colla impassibilità di Zeus, ha assommato in sè le virtù dei classici e de' romantici, come conviensi a grande poeta francese, dentro cui si sono bilanciate e commiste le due massime arterie europee, la germanica e la latina. La pubblicazione del *Mercure de France* è il più nobile monumento eretto alla memoria di lui; imperituro, per quanto composto di carta ed impresso di segni e disposizioni tipografiche: leggerlo e comprenderlo, significa, oggi, celebrare il rito di commemorazione espiatoria al suo Mane. Non altri del resto dovrebbero essere postumi riconoscimenti e funebri glorie alli spiriti dei vati immanenti sull' epoca, per il futuro.

G. P. Lucini.

Valentine de Saint-Point. — POÈMES D'ORGUEIL — Paris; *Editions de l'« Abbaye ».*

Di questa scrittrice che è, senza dubbio, una delle più forti e delle più originali che abbia la Francia contemporanea, teniamo ancora vivissima nella memoria l'impressione dell'*Inceste*, un romanzo dove gli elementi della purezza formale si sovrappongono a quelli del paradosso più ardito. Questo libro di versi, *Poèmes d' Orgueil*, è degno di tanta scrittrice. Una poesia calda, d'una passionalità travolgente, d' una naturalezza istintiva, d' una ricchezza vastissima di suoni e di volate. Non per nulla il libro è dedicato

à la neige, à la mer, au soleil,
à toutes les lumières.

Tutte le luci l' opera chiude e comunica:

ebbra di vita, l'opera è ebbra d' orgoglio, di giusto orgoglio: e, dalla lettura, usciamo con l'anima compresa di essere passata attraverso una sfera di raggi.

Ricorderò, fra i vari temi, il *Rêve Plastique* che è una singolarissima epopea psichica della femminilità, della mascolinità e della coppia: il trittico *Les Tragiques* inspirato ad una notte di Elettra, a un' alba d'Ifigenia e a un giorno d' Antigone. La *Nuit d'Electre*, in ispecie, rende il soffio della leggenda tragica con una veemenza bellissima che anche rivela grandi qualità drammatiche nella poetessa. E cito, dolente di non potermi dilungare nel commento di tante gagliarde bellezze, i due *Notturni*, i versi a l'*Oceano*, alla *Folla*, all'*Ava*, e quell' *Ode alla Solitudine*, e quelle quartine *Sulle mani di Rodin:*

> Fortes mains de Titan, que gonfle la puissance,
> où plus vif le sang court tel un libérateur
> au bloc pour l'animer, ô mains de Créateur
> dont chaque expression éclôt une naissance....

che sono fra le cose più interessanti date dalla Poesia di tutti i paesi in questi ultimi tempi: e, infine, quel *Congé* che chiude il volume superbo col distico degno di gloria:

> Laissez-moi sur les flots seule sous le Soleil!
> Laissez-moi m'égarer seule dans la Lumière!

Charlette Adrianne. — L' INVIOLABLE — Paris; *P. V. Stock, Editeur.*

Romanzo strano, d'una psicologia affannosamente logica e d' un sentimentalismo erotico deliziosamente minuto. Vi sono pagine che si direbbero scritte sotto il dolce influsso acustico d' una romanza di Chaminade: altre che vibrano di accenti convulsi e sembrano dettate durante gli spasimi d'una tortura a freddo, indefinibile. Il romanzo si svolge, nella massima parte, in un ambiente di Sanatorio alpino fra creature più o meno malate; sul finire, a Montreux. Oltre l' anima delle persone, il paesaggio è sempre curato con squisita arte, specie in questa ultima parte dove le bellezze del Lago di Ginevra sono rese con infinito senso di luminosità. Il tipo di Margherita è quello che domina tutto il Romanzo e che spiega il titolo suggestivo. Basti questa descrizione a interessare i lettori: l' opera, in fondo, non è che la dimostrazione, lucidissima, e diffusa di questo breve tema:

> « Elle avait l'impassible beauté décourageante et ravageuse d'une statue. Elle était une vierge qui attendait. L'attente d'une vierge, c'est son équilibre parfait. Toutes les forces au répos, mais au guet, sont réunies dans cette amphore mystérieuse. Alors ces forces sont chacune à leur apogée: car, ne se combattant plus, elles ne se détruisent plus mutuellement. »

La giovane scrittrice ha dato un' Opera piena di originalità e di sapore. Comprendiamo il vivo successo che le è arriso in Francia dove ogni manifestazione di effettiva bellezza non sfugge mai all'avvertimento degli spiriti eletti. Dato il tipo dell'opera e l'aristocratica castigatezza delle sue linee, ci pare che l'*Inviolable* dovrebbe trovar fortuna anche in Italia (per quel poco che in Italia si legga): basti definirlo (poichè il nostro bel paese ha ancora le sue pudicizie da tutelare e le sue definizioni da imporre) un *Romanzo per Signorine:* per signorine esperte, s' intende. E quale, ormai, non è di questo numero nel bel pudico Paese?

Luciano Zuccoli. — L' AMORE DI LOREDANA — *Romanzo* — Milano; *Frat. Treves, edit.*

La chiarezza e la precisione nel disegno dei quadri, il tono appassionatamente umano dei personaggi principali, la semplicità e, insieme, l' interesse degli avvenimenti, l' umorismo brillante e profondo, lo stile, infine, sobrio, lucido, personale, fanno di questo Romanzo uno dei migliori che abbia data la letteratura così detta amena in questi ultimi tempi.

Come in quasi tutti i Romanzi moderni, anche in questo, più che i fatti, colpiscono gl'individui. Il Romanzo è dato dai passi, dai gesti e dal segreto movente psichico dei passi, dei gesti medesimi. La scena sempre finisce con l'avere una importanza relativa, anche se questa sia Sirmione regina del lago o Venezia regina del mare. La favola meno ancora conta. Sono i corpi e le anime che hanno il rilievo dominante. E Loredana, la più bella carne che abbia mai vestito scheletro di donna moderna, è uno dei tipi meglio attraenti che si siano incontrati, in questi ultimi tempi, nei regni della fantasia consegnati alle carte.

Luciano Zuccoli ha tracciato con mano abilissima il profilo di questa donna che gusta l'amore come gusterebbe una sera di Piazza San Marco durante un concerto ed un'illuminazione a bengala, e, pure, vede lentamente tutto crollare e sopporta le nozze dell'amante con un'altra donna e segue la sua nuova via d' amore sur un automobile che finirà a rovesciarla via lieve come una piuma.

I suoi viluppi liberi e intermittenti col conte *Flopi* sono studiati con infinito accorgimento di verità e di bellezza. Strana situazione, in fondo, quella di queste due anime sperdute sulla pista del loro stesso rincorrersi e ritrovarsi! Ma assolutamente umano il simbolo. E quella madre di Loredana, e quel Berto Candriani, e Clarice, e Tatiana, e Paolino Berlendi e lo Zio Roberto e Giselda. Tipi umani indimenticabili, raffigurati con forte magistero creativo, i quali si muovono intorno la Protagonista con le stesse chiaroscure movenze che avrebbero nella vita.

Lo Zuccoli non è di quelli che tengano a dare soverchia importanza agli elementi lirici e musicali nel Romanzo. — E' uno scrittore di sintesi e di conciso ordine drammatico: anche di squisito sapore scettico: (sappiamo che egli è uno degli uomini di maggiore spirito che il nostro Paese possa vantare). In compenso, l'opera ha degli accenni descrittivi, psicologici ed etici che sono pieni di forza ed avvincono, assai spesso del loro fascino estetico l'anima del lettore.

Eccone degli esempi:

> L'orchestra attaccò un valzer. I cavalieri traversarono la sala, s'incrociarono, ricomparvero con le dame al braccio, s' avviarono alla sala da ballo; fu una sfilata rapida di coppie, un' ondata di profumi.
> Il valzer diceva: « Queste gioie fallaci, tutte simili all'invisibile onda delle mie note, si dissolvono nel tempo, e nulla più rimane quando l'alba livida vi richiama alle case. Abbandonatevi a quest'onda invisibile, e sognate tutti i vostri sogni, prima che l' alba vi risvegli...»

E, più oltre, ecco un saggio descrittivo della coppia amorosa protagonistica, il quale ha congiunti in sè quegli spiriti del verismo e dell'idealismo onde l'arte, oggimai, pare voglia procedere equilibrata a' suoi nuovi destini:

> Loredana traversava allora un periodo di selvaggia e franca voluttà. Filippo era l' amore, e l'amore l' inebbriava, come se il calore di quel principio d' autunno avesse bruciate le vene di lei moltiplicandone il desiderio e i capricci notturni e diurni. Il suo corpo bianco finemente venato, i seni duri dai capezzoli che ricordavan le fragole odorose, il ventre piccolo chiaro come ambra, le gambe dai bei ginocchi e dalle cosce muscolose, splendevan la notte sotto i baci di Filippo, tra i veli della zanzariera che chiudevan gli amanti come nell' onda azzurra e dolce di un acquario.

E lo Zuccoli non ha dimenticato l' elemento politico-sociale facendo parlare il più vecchio e aristocratico de' suoi personaggi in questo tono :

Le idee della nostra classe ! Ogni classe sociale deve avere le sue idee, e difenderle.... Ne ha il popolo, ne ha la borghesia, ne ha l'aristocrazia, e dal conflitto nasce la vita, sorge il progresso. Quando una classe rinunzia alle sue idee e non le difende o comincia a dubitarne, è perduta. Mi dispiace sempre vedere che i giovani moderni ridono d' ogni cosa : noi eravamo assurdi, forse, eravamo troppo rigidi, ma abbiamo difeso il tesoro d'idee lasciatoci dai vecchi, e abbiamo ritardato il trionfo dell'anarchia.

La fine del Romanzo, col suo rapido concludere, rende in un modo assai veritiero tutta la fatuità di certe esistenze amorose e finisce col far ammirare nello scrittore, oltre al filosofo umorista il poeta romantico :

Ma cinque minuti appresso, nessuno più pensava alla russa, a Filippo, a Loredana, a Berta, a Giselda.
La vita dominava inesorabile tra un profluvio di luce calda e dorara.

L' amore di Loredana è uno dei libri che si leggono con maggior gusto perchè mostrano la vita da una delle poche finestre che siano veramente spalancate sopra di essa. Il bel verismo del Romanzo è quello che ne fa la forza prima. Anche, non so, il fascino che viene dalla rievocazione d' un ambiente magico, Venezia... e, infine, da uno stile che ricorda, a chi scrive, la rapida precisa apparizione dell' Autore... in una ormai lontana sera dell' ottobre veneziano... una figura di acuta eleganza dietro una lente d'intensa penetrazione...

Ugo Ojetti. — I Capricci del Conte Ottavio — Milano; *Frat. Treves, Edit.*

Le *Conversazioni* di Leone Fortis sono pagine che ancora si esumano e si leggono con interesse ; dirò, anzi, con profitto. Certi profili politici e letterarî (tipi ed ambienti) sono ancora così vivi che, incontrandoli, viene davvero la volontà di chiederci se, effettivamente, il mondo non sia tutti i giorni, la medesima cosa.

I Capricci del Conte Ottavio (chi non ha appreso a conoscere e ad amare il delizioso settimanale Conte Ottavio della *Illustrazione Italiana* ?) affinano ancora di più la bellezza e la dignità di quel genere letterario che, nella forma, consta di una vera e propria conversazione capricciosa ma che, nella sostanza, è fatto per fermare i misteriosi rapporti della vita e darne il mirabile scorcio duraturo. Chi sa mai dire quali pescagioni prodigiose, all'amo ed alla rete, non verranno ad esercitare, dentro queste acque, più salse che dolci, gli storici dell'avvenire ?

Si legge questo libro con l'infinito gusto che danno le passeggiate all' aria salmastra, sulle tolde dei vascelli e lungo le spiaggie dei mari. L'onda della vita passa continua : il romore degli uomini è vario e diffuso. Uragani e bonacce, fulmini e costellazioni. Dal salotto della Principessa Matilde Bonaparte alla tomba della Signora Cifariello : dall' abate Loisy a Sarah Bernhard : dal gondoliero di Ruskin al lustrascarpe di tutti i Sovrani del mondo : dalla felicità di Kant alla morte delle Maschere italiane.

Le *Conversazioni* di Leone Fortis sentivano, veramente, di qualche tonalità pettegola come volevano i tempi e gli ambienti d'allora. Ugo Ojetti invece, è lo psicologo e l' umorista riservatissimo di questi trapassi antipodici e metapsichici dell' attualità. Nella sua opera fa sovratutto capo la vigoria della sintesi e la nobiltà del sentire. Egli è uno scettico materiato di verità e di sapienza umana. Non c'è che dire. Bisogna essere con lui a tutti i costi, per tutte le vie della vita, dai milioni di Leone XIII (ad esempio) alla gloria poetica di Felice Cavallotti. Egli dice quello che sente e quello che gran parte degli uomini dotati di qualche nota esatta sentono con lui. E come egli sa dire in un modo inimitabilmente perfetto, tutte le simpatie degli uomini bene vibranti sono per lui. Non per nulla il *Conte Ottavio* è divenuto in pochi anni una istituzione dello spirito nazionale.

Leggendo certe pagine, quali *Nello studio di Franz Lenbach*, *Anatole France e la guerra russo-giapponese*, *Un' esposizione di giocattoli*, *Una colazione alla Casa Bianca*, *Le donne di quarant' anni*, *La vendetta d'un amante civile*, *La morte di Tamagno*, *Il fiasco di Tolstoi e la rivoluzione russa*, *Gli Avvocati deputati e il Parlamento ideale*, c'è veramente da chiedersi, a volte, se, ormai, la letteratura degna d' interesse non sia esclusivamente questa : questa che è fatta della più profonda penetrazione umana e sociale, della più suggestiva miscela casistica, del più logico coordinamento e, insieme, del più squisito sfacelo ideale. Passare da Combes, Jaurès, Dreyfus, Gérôme, al Pellico, al Fogazzaro, al Boito, al Fontanesi, al Lombroso : dai giornalisti italiani al telefono, ai ricordi su Nunzio Nasi : dall'imperatore Guglielmo a Castel del Monte, a Carolus Duran a Villa Medici : dal presepe dell' Aracœli all' inchiesta sulla tomba di Garibaldi : dalla fuga di Bonci al terremoto di Calabria, è percorrere tutti i gradi della gerarchia delle cose e degli esseri, è respirare il più largo soffio di vita viva, è dare all'anima il pascolo più ghiotto e, insieme, la ginnastica più salutare. Chi altro mai ha fatto più pensare, divertendo nell' articolo che fugge e nel volume che resta ? Chi altro mai ha, questi ultimi tempi, sfiorato del suo occhio acuto, insieme, e profondo, la cima degli avvenimenti umani suscitando, con la letizia rievocatrice del panorama a volo d'uccello, il brivido misterioso che accompagna ogni rivelazione eccezionale della vita, sia essa purificata dalla gloria o insozzata dall' infamia?

Questi libri, insomma, hanno un immenso valore e sono, talvolta, grandi libri anche se non molto appaia. Rileggerli, tenerli pronti e svegli sempre a portata di mano, è obbligo. Così noi consulteremo l' articolo « *La signora Cifariello e la conserva di mele cotogne* » quando lo scultore uxoricida sarà giudicato dalle Assise di Bari. E leggeremo l' articolo « *La civiltà nei teatri italiani* » fino a quando, nei suddetti teatri, si continuerà a fare della musica con le mani o con la bocca, in attestazione del plauso o dello sprezzo per un autore arrischiato.

Però quando lo scrittore di questi capricci si chiama Ugo Ojetti è lecito, sul finire del libro, nutrire un senso di indefinibile nostalgia che può formularsi in questi termini precisi: Come mai questo Uomo è così scettico da non credere degna della sua penna la creazione d' un capolavoro di genere anche diverso. — In altre parole chi ha scritto le righe : *Donne oneste e donne felici*, *La vendetta d'un amante civile* e *Un bel suicidio*, perchè non scriverà, presto, il romanzo o il dramma principe che l'Italia attende ogni giorno più ?

Paolo Buzzi.

L'abbonamento a "POESIA,, rimborsato

L'abbonamento annuo a "**Poesia**,, (Lire **10** per l'Italia, **15** per l'Estero) è interamente rimborsato dai doni seguenti:

L'Esilio — Prima Parte: VERSO IL BALENO; romanzo di Paolo Buzzi, Vincitore del I.° Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) - Edizioni di "POESIA,, ... **L. 2,—**

Parte Seconda: SU L'ALI DEL NEMBO (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 2,—**

Parte Terza: VERSO LA FOLGORE (elegantissimo volume di 500 pagine con copertina a colori di Enrico Sacchetti) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 2,—**

L'incubo velato — versi di Enrico Cavacchioli, Vincitore del II.° Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano, con copertina a colori di Romolo Romani) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 3,50**

Bianco amore — poema di Guido Verona (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 3,50**

Giovanni Pascoli — studio critico di Emilio Zanette, Vincitore del III.° Concorso di "Poesia,, (elegantissimo volume con maschera disegnata da Romolo Romani) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 3,50**

D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE:

Il verso libero — studio critico di Gian Pietro Lucini (elegantissimo volume di 500 pagine con acquaforte di Carlo Agazzi) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 5,—**

Le conchiglie d'oro — liriche di Paolo Buzzi (elegantissimo volume in carta di Fabriano) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 3,—**

Le ranocchie turchine — liriche di Enrico Cavacchioli (elegantissimo volume in carta di Fabriano) — Edizioni di "Poesia,, ... **L. 3,—**

"POESIA,, esce regolarmente ogni mese.

Ogni numero costa in Italia Lire 1,— all'Estero 1,50

ÉDITIONS DU "MERCURE DE FRANCE„ - PARIS

LE ROI BOMBANCE

tragédie satirique de F. T. MARINETTI

Prezzo del presente fascicolo: Lire 1.-

Società Anonima POLIGRAFIA ITALIANA - Via Stella, 9 - MILANO

LUÈ MARIO, gerente responsabile.